

MARCHÉ / Enquête PAR LUCIE DELUBAC



MARIO CEROLI
*Io (Sfera utilizzata nell'azione
Piramide di Ghiaccio)*
1969, bois (base),
fer et charbon, Ø 92 cm.
Galerie Tornabuoni Paris
230 000 €

L'arte povera toujours pauvre ?

Le mouvement né à Turin dans les années 1960 intimide encore. La fragilité de ces œuvres monumentales rend le marché frileux. Malgré un léger réchauffement depuis dix ans... Analyse et prévisions.

L'arte povera est le nom qui fut donné à un groupe d'artistes qui utilisait des matériaux dits «pauvres» du quotidien (sable, chiffons, terre, bois, plomb, pierre, miroir, corde, sel, toile de jute...), en privilégiant le processus

artistique au détriment de l'objet fini. Il n'y a pas de collection importante d'art d'après-guerre – publique ou privée – qui n'ait un ensemble d'œuvres d'arte povera. Citons le Centre Pompidou à Paris, la Tate Modern à Londres, le MoMA à New York ou encore la collection Pinault à Venise. Mais bien que l'arte povera soit reconnu comme un acteur majeur dans l'histoire de l'art du XX^e siècle, beaucoup de collectionneurs hésitent encore à sauter le pas. À les écouter, les obstacles paraissent innombrables : en plus d'être déroutants, les matériaux utilisés sont fragiles ; les artistes ont produit trop peu d'œuvres ; sans parler de leur taille monumentale... Pourtant le développement du marché s'est accru depuis dix ans.

Difficilement montrables dans un environnement domestique, un *Igloo* de Mario Merz, un tank (*Cannone*) de Pino Pascali, un arbre (*Albero*) de 5 mètres de Giuseppe Penone ou même un miroir de 2,30 mètres de hauteur de Michelangelo Pistoletto sont des pièces plutôt destinées à des musées ou fondations. Mais nombre d'œuvres restent accessibles à la collection privée. Leur prix démarre à quelques milliers d'euros, par exemple pour des dessins de Penone. Peu d'artistes de l'arte povera atteignent le million d'euros pour un chef-d'œuvre historique

Les œuvres de Pier Paolo Calzolari sont encore très sous-évaluées : celles intégrant des bougies allumées qu'il convient de changer lorsqu'elles

sont consommées ou ses peintures avec des collages de sel sur carton. Des performances de Mario Ceroli avec le feu il reste des sculptures ou des tableaux brûlés.

Quant aux difficultés de conservation des œuvres liées à la fragilité apparente des matériaux (voire à leur dégradabilité), elles sont en grande partie résolubles. Pour Stefano Moreni, expert en art contemporain chez Sotheby's, «il faut relativiser, car ces matériaux ont été traités et fixés par les artistes. Et cinquante ans après, les œuvres sont toujours là.» «Pour adhérer complètement à l'arte povera, il faut en accepter les provocations, c'est-à-dire accepter tôt ou tard une intervention de conservation par un restaurateur», défend Michele Casamonti, directeur de la galerie Tornabuoni. «La restauration est d'ailleurs peu problématique, puisque ces matériaux "pauvres" sont connus et facilement remplaçables, comme des feuilles d'arbres», renchérit Vanessa Mourot, spécialiste chez Christie's. Un collectionneur a ainsi tout simplement fait poser un plexiglas devant une œuvre de Mario Merz où un escargot était collé sur une serviette de lin. De peur de briser le gastéropode.



PIER PAOLO CALZOLARI *Sans titre* 1969, plomb et bougie, 27 x 72 x 8 cm. Marianne Boesky Gallery, New York - prix sur demande



ENTRETIEN AVEC GRÉGOIRE BILLAULT
Spécialiste art contemporain chez Sotheby's

«Le marché de l'arte povera n'est pas spéculatif»

Pourquoi y a-t-il si peu d'œuvres d'arte povera en ventes publiques ? Et pourquoi sont-elles essentiellement concentrées dans les ventes londoniennes d'art italien ?

L'arte povera a pendant longtemps intéressé un marché d'amateurs pointus, je dirais même d'amoureux. Car acheter de l'arte povera nécessite un véritable engagement. Les œuvres produites sont souvent de grande taille, parfois fragiles, difficilement transportables et exposables. Cela effraie un peu les collectionneurs. Lorsque se sont organisées les premières ventes d'art italien à Londres en 1999, cela a été un moyen de donner une meilleure visibilité aux artistes de l'arte povera. Au bout de quelques années, ce système de promotion a porté ses fruits auprès d'un public d'amateurs d'art de l'après-guerre qui a compris que ce mouvement était capital dans l'histoire de l'art du XX^e siècle. Mais le vrai grand départ du marché international de l'arte povera date de la vente de la collection des galeristes Michel et Liliane Durand-Dessert, à Paris en octobre 2005.

Quel impact a eu la vente de cette collection sur le marché de l'arte povera ?

Il faut rappeler que le cœur de cette collection était un des plus beaux ensembles historiques d'œuvres de l'arte povera. Liliane et Michel Durand-Dessert y avaient réuni tous les artistes qui ont compté dans l'histoire du mouvement, à travers des chefs-d'œuvre ou des œuvres majeures. Les résultats ont été significatifs, avec des nouveaux seuils de prix. Des records mondiaux ont été enregistrés pour Luciano Fabro, Giovanni Anselmo, Giuseppe Penone et Salvatore Scarpitta. Depuis cette vente, le marché de l'arte povera s'est davantage renforcé. Pour autant, ce n'est pas un marché spéculatif. Les artistes de l'arte povera sont devenus incontournables, mais les prix ne sont pas délirants. C'est pourquoi nous présentons toujours leurs œuvres dans les ventes d'art italien où nous pensons qu'elles sont le mieux valorisées.

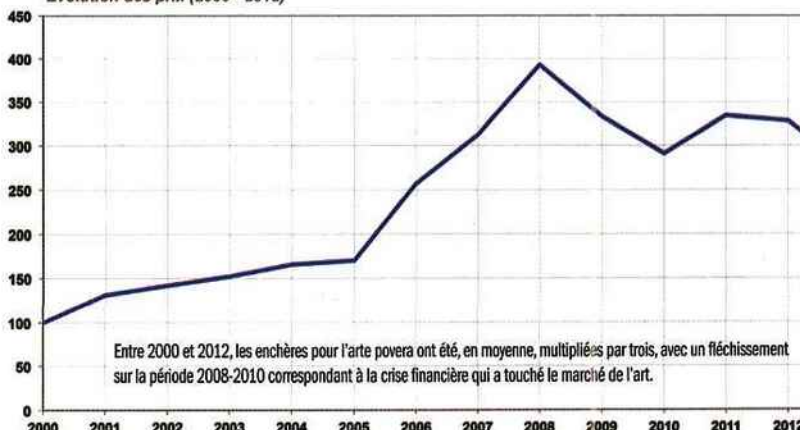
ALIGHIERO BOETTI : BIEN COTÉ CAR CONCEPTUEL ET «DÉCORATIF»

Les *Mappa*, cartes du monde géopolitiques que l'artiste italien a fait broder par des femmes afghanes, comptent aujourd'hui parmi ses œuvres les plus connues et cotées. «Dans les années 1990, une *Mappa* se vendait 20 000 €. À présent, certaines atteignent 1 à 2 M€», indique Michele Casamonti, dirigeant de la galerie Tornabuoni. L'aspect «décoratif» de ces œuvres, pourtant conceptuelles (le résultat esthétique n'était pas la préoccupation de l'artiste), a élargi le cercle des collectionneurs de Boetti. Et fait grimper sa cote. Mais les amateurs d'arte povera se rappellent surtout que, des années 1960 jusqu'en 1972, Boetti fut une des figures clés du mouvement. Les œuvres de cette période sont recherchées, comme les *Dama*, sculptures en bois réalisées à partir de jeux de dames, les monochromes réalisés à la peinture industrielle sur métal ou encore les *Mimetico* (ill. ci-dessous), toiles militaires de camouflage montées sur châssis, dont un exemplaire de 1967, issu de la collection Durand-Dessert, avait été adjugé 370 400 € en 2005 à Paris chez Sotheby's.



ALIGHIERO BOETTI *Mimetico*
1967, tissu camouflage sur châssis, 140 x 145 cm.
Galerie Tornabuoni, Paris - 900 000 €

Arte Povera
Evolution des prix (2000 - 2012)



artprice™